

## Prologue en forme de piège

Ortiz passa au ralenti devant la bâtisse mangée par le lierre. Selon une habitude bien établie, il s'assura une nouvelle fois qu'il n'était pas suivi en effectuant un rapide tour du pâté de maisons. Puis il se gara sur une place située à proximité d'une cabine.

Avant de quitter sa voiture, il consulta l'horloge du tableau de bord. Il était à l'heure, malgré ce flic pendu à ses basques depuis le début de la matinée, et qu'il avait dû larguer.

La règle voulait qu'il téléphone pour s'assurer que la voie était libre. Il glissa une pièce dans l'appareil et composa le numéro. Machinalement, il compta les sonneries. À la dixième, il pensa qu'il avait dû se tromper. Il essaya de nouveau. Mais personne ne décrochait. Il pesta, se demandant pourquoi elle ne répondait pas.

Il sortit de l'édicule et s'immobilisa quelques secondes, hésitant sur la conduite à tenir. D'un geste nerveux, il remonta le col de sa veste. Il flottait toujours, une pluie drue poussée par un fort vent d'ouest.

Un piéton approchait. Il ne pouvait pas rester là. Il partit d'un pas nonchalant, revint vers le pavillon. De la lumière filtrait au travers des persiennes closes du rez-de-chaussée. Peut-être une visite impromptue ? En ne décrochant pas, voulait-elle lui signifier que le rendez-vous était annulé ? Ce n'était pourtant pas ce dont ils avaient convenu en pareil cas. Soudain, Ortiz se sentit oppressé. Quelque chose ne tournait pas rond. Il devait savoir. Il fit demi-tour, bien décidé à sonner à la grille. Mais alors qu'il s'approchait, la porte de la villa s'ouvrit et un homme s'avança sur le per-

ron. Une décharge d'adrénaline le secoua. Malgré la distance, il avait reconnu le profil aigu. Il hâta le pas, priant pour qu'il ne l'ait pas aperçu. Il parcourut une dizaine de mètres sans se retourner, puis il se coula à l'abri d'une camionnette en stationnement. De là, il pouvait observer sans être vu.

Deux autres types sortirent du pavillon. Ils portaient un objet oblong volumineux.

« *De la taille d'un humain* », pensa Max, glacé d'horreur.

Le paquet disparut dans le coffre de la Golf. Il était persuadé qu'il s'agissait du corps d'Alexandra, enveloppé dans un tapis ou une couverture. Malgré le froid, il ruisselait de sueur et il lui semblait qu'une sirène hurlait à l'intérieur de son crâne. Il aurait voulu crier, mais il parvint à se contenir. Il réalisa qu'ils allaient ouvrir le portail et qu'alors, ils l'apercevraient sûrement. Affolé, il abandonna son abri, courbé en deux, et détala jusqu'à sa voiture. Il s'y embusqua pour assister à la suite. Deux autres types sortirent et montèrent dans une Mercedes garée à deux pas de là. Pendant ce temps, la Golf quittait le jardin en marche arrière.

Max rêva très fort qu'une patrouille de police allait surgir. Hélas, les miracles ne faisaient pas partie de son mode de pensée. Aussi n'y en eut-il pas.

Déjà, les deux véhicules arrivaient à sa hauteur. Il s'enfonça entre les sièges et laissa passer le cortège. Il attendit quelques instants avant de se redresser et de démarrer. Même s'il était trop tard pour Alexandra, il devait savoir où ils allaient.

Il n'eut aucun mal à les suivre discrètement jusqu'au carrefour Pompadour, à Créteil. Ensuite, ils prirent une route étroite qui descendait vers les voies ferrées et les stades. La partie devenait franchement hasardeuse, mais il poursuivit,

pour Alexandra.

Il coupa ses phares et plongea dans la petite bretelle de sortie. En bas, la chaussée était creusée de nids de poule et tout juste éclairée par quelques lampadaires. Il accéléra, craignant de les perdre. Quelques dizaines de mètres plus loin, il aperçut une masse sombre sur le bas-côté. À retardement, il réalisa que c'était la Mercedes. Devant lui, la Golf se mit en travers de la route. Il comprit qu'il était tombé dans un piège. Affolé, il tenta de faire demi-tour. Mais avant qu'il ait pu achever la manœuvre, sa portière s'ouvrit. Il eut le temps de voir la gueule d'un revolver, puis l'univers se désintégra dans une boule de feu.

## Chapitre un

Comme tous les mardis matin, Lacluze, le patron de la brigade antiterroriste, réunit ses chefs de groupe autour d'un copieux petit déjeuner. Motif : faire un point des affaires en cours et échanger des informations.

Chacun gardant jalousement ses tuyaux, ça tourne rapides à l'aimable conversation style café du Commerce. Mais comme Lacluze tient avant tout au respect des traditions, il est content.

De toute façon, je n'ai pas grand-chose à raconter aujourd'hui. Une partie de mon équipe recherche un type, membre d'un groupuscule d'extrême gauche, qui nous a filé entre les pattes. Quant à moi, j'assure les suites d'un beau coup de filet, en relation avec un juge du parquet antiterroriste. La routine et beaucoup de paperasse.

J'écoute donc les débats d'une oreille distraite en me demandant comment je vais occuper ma matinée. Cette période creuse a du bon. Je sors d'une mission éreintante qui s'est terminée par trois jours de planques et de filatures, sans pratiquement dormir ni manger, hormis quelques sandwiches mous.

– Oh, Castillon ! tonne Lacluze. Réveillez-vous !

J'émerge sous le regard goguenard de mes collègues.

– Pardon ?

– J'étais en train de vous demander si vous aviez encore quelque chose à dire, grommelle Papy.

Je secoue la tête négativement. Il lève la séance. Ouf !

Le reste de la matinée a coulé comme un fleuve morne qui parvient sans élan à son estuaire. Je passe quelques coups de fil, je descends prendre un pot avec des potes, puis

l'heure du déjeuner arrive comme une délivrance : manger est une forme d'activité, l'une de celles que je préfère. Il est de notoriété publique que je suis adepte des 3 B !

Lorsque je débarque dans mon troquet de prédilection, il est déjà plein comme un œuf. Consternation de mon estomac en manque !

– Désolé, s'excuse le Bougnat patronal. Va falloir que t'attendes un peu au bar. Pour la peine, je t'offre l'apéro !

Et puis il a un éclair de génie, ce qui ne doit lui arriver qu'une fois par siècle, je dois vraiment traverser une phase de chance ! Il avise une table nichée dans un coin. Une fille ravissante y est déjà installée. Je la connais de vue, je m'étais même promis de la rambiner un jour.

– Dites donc, ma petite dame, ça vous dérangerait que je mette ce charmant monsieur avec vous ? Il est pressé et je n'ai plus de place libre.

La môme lève la tête, me reluque brièvement. Elle sourit.

– Je vous en prie, répond-elle.

Je me pose en face d'elle après l'avoir remerciée comme il se doit. Force est de reconnaître qu'elle possède tout ce qu'il faut pour faire monter la tension artérielle d'un garçon comme moi. Son visage ravissant est d'un ovale parfait, encadré de cheveux blond pâle coiffés en casque. Ses yeux bleus tirent sur le violet, et son regard pétillant exprime fort bien des choses qui ne peuvent pas forcément être dites de but en blanc ! Pour le reste du physique, résumons en disant qu'elle est canon et qu'elle pratique l'art de s'habiller d'un rien. Pas bégueule, elle ne rechigne pas à engager la conversation. Quelques minutes plus tard, j'en sais suffisamment pour entreprendre la rédaction de sa biographie. Elle s'appelle Diane, cette ravissante, et elle vient de fêter ses vingt-cinq printemps. Elle est vendeuse dans une boutique

de fringues chic du quartier, où le moindre bout de tissu coûte cent sacs. Y'a des gens qui ont tellement de pognon qu'ils se sentent obligés de dépenser une fortune pour l'objet le plus commun...

D'enfile en anguille, j'apprends qu'elle quitte son boulot à trois heures pour cause de récupération. Du coup, je lui parle de mon dur métier qui alterne temps forts et temps morts. Je lui fais part de l'angoisse qui m'étreint lorsque je pense à ce long après-midi d'inaction qui m'attend. Comme elle s'apitoie, je lui propose de la raccompagner chez elle dans mon puissant véhicule de service. Elle ne fait même pas mine d'hésiter, d'autant plus qu'elle a horreur du métro, où plein de gars ne songent qu'à la mater et parfois, à la peloter !

– Comme je les comprends ! soupiré-je en plongeant mon regard dans son décolleté.

Elle pouffe.

Au dessert, son pied droit est calé entre les deux miens et lorsqu'arrive le café, mes doigts caressent doucement les siens. C'est pourquoi je ne pense pas prendre trop de risques en payant les deux additions !

\*

Les voyages automobiles s'avèrent toujours extrêmement propices à la préparation des transports en commun. Le moment délicat, c'est lorsque je pose la main droite sur son genou gauche. Va-t-elle la repousser ? Non, elle est parfaite. Elle poursuit imperturbablement le récit de ses dernières vacances, tout juste perçois-je un fugace frémissement qui court sur son épiderme. La cuisse est chaude et douce, mais je ne l'explore pas jusqu'en haut. Ça ferait soudard et la terre promise approche. Un léger polissage rotulien, une caresse aérienne remontante, et nous voilà à destination.

Une rue pas très folichonne, un immeuble standard années 70, sans aucun charme, conçu par un architecte qui avait autant d'imagination qu'un ministre du Travail en période de chômage. Mais qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse, comme je le dis souvent !

– Tu montes prendre un café ? me propose-t-elle d'un air innocent.

– Plutôt deux fois qu'une ! réponds-je en chopant une place qui me tend miraculeusement les bras.

Elle pioge au septième, je ne peux m'empêcher d'y voir un excellent présage. Son chez-elle est sympa, une ambiance lumineuse faite de murs blancs, de meubles bas et clairs et de tapis colorés, qui donnent une touche chaleureuse. Sa cuisine, minuscule, est séparée du séjour par un bar. L'avantage, c'est que tout est à portée de main, et je le prouve. Pendant qu'elle prépare le caoua, je pousse les feux. J'adore sa peau et son odeur. Et elle aime que j'aime. Je lui mordille le cou, ça lui déclenche des frissons partout. Je lui caresse l'épaule, mince, le tissu glisse, la voilà torse nu. Je me retrouve nez à nez avec des seins bien sains, à damner un saint ! Hercule de cuisine, je la soulève et la dépose sur la paillasse carrelée de gris. La cafetière crachote la fin de sa flotte. Pendant ce temps, à genoux, un ange passe et lui ôte sa culotte. Hum quel pétard ! Combien d'hectares arpenterais-je pour goûter pareil nectar ! Semblable délice, ce serait vice que de ne pas le boire à plein calice ! La machine s'est tue, une douce mélodie remplace ses borborygmes disgracieux. La voilà à deux doigts du bonheur, Diane. Qu'à cela ne tienne, je les lui fournis ! Les freins serrés, elle monte en puissance, elle vibre de toute sa membrure, pousse un cri déchirant. Heureusement que je la tiens solidement, sinon elle tomberait au sol. Sans attendre qu'elle se soit remise, je

l'emporte dans un lieu plus propice à l'assouvissement de mes desseins.

\*

Désordre d'après l'amour. Draps froissés, habits épars, corps moites et alanguis, une main sur un ventre doux, des membres emmêlés. Les yeux clos, le souffle paisible, l'impression d'être arrivé après un long voyage. Un bip insistant vient troubler ce moment de félicité.

– C'est quoi ? s'inquiète Diane.

– Je dois téléphoner, résumé-je en m'extirpant du lit pour aller couper le son émis par un petit boîtier accroché à ma ceinture.

Elle s'étire, se cambre, se retourne.

– Dans le séjour, ronchonne-t-elle, la voix rauque d'avoir crié.

Lorsque je reviens, elle s'est mise à quatre pattes, la garce. Dommage, je vais devoir la décevoir.

– Désolé ! m'excuse-je. Faut que je parte, je suis invité à une partie de pêche.

Elle se redresse, une lueur de colère dans les yeux.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Cette même est décidément trop belle. Je sens que je n'aurais eu aucun mal à remettre le couvert. Saleté de boulot, tiens !

– On vient de repêcher un type dans plan d'eau, près de Créteil. Une connaissance que j'avais malheureusement perdue de vue. Je me dois d'aller le saluer, tu comprends ?

– Mais il est mort ?

– Justement, c'est pour ça qu'on m'appelle. Dis donc, ton café doit avoir fini de couler ? Je crois que je vais en avoir besoin !

– Sers-toi, maugrée-t-elle en tirant les draps sur elle. Tu



trouveras une tasse dans l'égouttoir.

\*

La scène est sinistre malgré un rayon de soleil, le premier depuis au moins une semaine. Un brancard est posé sur une prairie vert sombre. Deux pieds dépassent d'une couverture marron. Plus loin, un camion-grue monopolise l'attention d'une petite assemblée. L'engin est en train de tirer une Golf noire de l'eau.

Je m'avance vers le groupe. À l'écart, un type placide fume une cigarette. Grand et un peu gras, il contemple le monde au travers de grosses lunettes rondes en partie cachées par un rideau de cheveux bruns huileux. Vêtu d'un anorak violet, il détonne au milieu de cette assemblée de costards. À ma vue, il se fend d'un geste sémaphorique et s'ébranle d'un pas lourd pour venir à ma rencontre. Stacchi est un des inspecteurs de ma brigade et je fais équipe avec lui la plupart du temps. Nous nous sommes connus à la fac et une solide amitié nous unit depuis.

– Il était temps que t'arrives ! mugit-il. L'ambiance n'est pas à la rigolade !

Un petit homme chauve au regard courroucé se tourne vers nous : le procureur de la République. Mon comparse dit vrai, ce zig n'a pas l'air joyeux, parions sur l'aigreur de son haleine ! Tournée générale de poignées de main. Les autorités locales ne semblent pas franchement heureuses de me voir débarquer. Notre brigade, fraîchement créée, subit un certain rejet, aussi bien de la part du milieu judiciaire que de celui de la police.

Une fois les mondanités terminées, je retourne vers la civière. Max Ortiz présente un triste spectacle. Pourtant, il avait un physique plutôt plaisant, de son vivant. Mais une balle de 9 mm tirée à bout portant dans l'œil droit, ça vous

rend tout de suite une physionomie moins avenante ! L'autre, grand ouvert, fixe l'éternité. On croit encore y lire une indicible frayeur, celle qu'il a dû éprouver en voyant la gueule du flingue. Avec sa bouche déformée par un rictus qui découvre les dents, ce pauvre Ortiz me rappelle un carnassier empaillé qui trônait dans l'arrière-salle d'un restaurant de cambrousse. Avec ses oreilles en arrière et ses baines retroussées sur les crocs, on aurait dit qu'il faisait toujours face au fusil qui l'avait tué.

Ortiz était un des fondateurs des BRIE, acronyme des Brigades Révolutionnaires Internationalistes Européennes. Un groupuscule bien français, qui lutte pour la mort du capitalisme et de l'impérialisme. Mais contrairement aux autres organisations de ce type, ses militants n'ont jamais fait couler le sang. Ils se contentent de détruire des cibles symboliques, en évitant les victimes collatérales. Depuis quelque temps, les BRIE connaissent d'importantes difficultés. Nous avons coffré leurs deux chefs, les frères Semenov, grâce à une dénonciation anonyme. Ortiz avait lui aussi été balancé, mais nous avons décidé de le mettre sous surveillance plutôt que de l'embailler.

Stacchi s'est accroupi auprès de moi, légèrement contrit : il était chargé de filer Ortiz lorsque celui-ci a disparu.

– Ben tu l'as retrouvé ? constaté-je.

Il hoche la tête, penaud. Pour un peu, on pourrait penser que la situation l'attriste réellement. Et pourquoi pas, après tout ? On se redresse après avoir rabattu la couverture.

– Ses poches étaient vides, m'informe Stac, mais j'ai quand même trouvé ça dans l'herbe, à l'endroit où la bagnole a basculé dans le jus.

Il me tend une pochette d'allumettes réclame, offerte par un bar du huitième arrondissement. Je l'enfouille. Peut-être

aucun rapport, mais dans ce job, il ne faut rien négliger.

La Golf a été sortie de l'eau. Les poulets locaux tournent autour comme des mouches au-dessus d'une déjection canine. Un gros zig en lardeuss gris est en train de la fouiller. C'est le commissaire Jolicoeur, de la PJ de Créteil. À bien l'observer, on pourrait croire qu'il va trouver quelque chose tant il y met de la conviction. Un porc fouissant un tas d'immondices ! Boîte à gants, vide-poches, banal. Sous les sièges et les tapis, entre les coussins, du grand classique. Dans le compartiment moteur, du zèle, un vrai pro. Épuisé, en sueur, il abandonne la partie avec la satisfaction du devoir accompli.

– Vous avez oublié le coffre, lui glisse Stac, perfidement.

Le zig est trop essoufflé pour se précipiter. D'ailleurs, j'essaye déjà de l'ouvrir, mais il est bouclé.

– Tu pourras peut-être y arriver avec ça ? suggère Stacchi qui a récupéré les clés sur le contact.

Je ne sais pas si l'humidité réussit aux tapis persans. Celui qui est roulé dans le coffre est complètement imbibé.

– Donne-moi un coup de main, sollicite-je. Il est fourré.

On dépose le tout sur le sol. Stac tranche la cordelette avec son Laguiole. Le tapis se déroule, dévoilant son contenu, un corps de femme dénudé. Elle a été étranglée, le lacet est encore incrusté dans les chairs de son cou. Son torse est couvert d'ecchymoses, de brûlures de cigarettes et d'estafilades. Son visage me dit quelque chose, mais il est tellement déformé par la douleur et la peur que je ne parviens pas à mettre un nom dessus. La trentaine un peu dépassée, elle devait être très belle. Le légiste se penche sur le corps, le tripote quelques instants sans émotion apparente.

– Quarante-huit heures, comme l'autre, déclare-t-il. Ils l'ont salement travaillée, la malheureuse.